
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 21/3 (1994)

DOI: 10.11588/fr.1994.3.59088

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

(J. FAVRAT), J. Langbehn (H. CHÂTELLIER), J. Burckhardt (J. NURDIN), F. Nietzsche (Y. GUÉNEAU) und O. Spengler (G. MERLIO). Zwei Beiträge fallen aus diesem Schema heraus: der erste, weil er sich nicht auf eine Person bezieht, sondern auf einen Berufsstand, den der Ingenieure (G. ROCHE); der andere, weil er sich mit Walther Rathenau und dessen Einstellung zu Deutschland sowie zum Judentum beschäftigt (P. LETOURNEAU). Gerade weil das Problem der jüdischen Assimilation in der Weimarer Republik ein hochinteressantes Thema ist, hätte man sich hier neben der Detailuntersuchung einige allgemeinere Bemerkungen gewünscht.

In einem eher strukturell angelegten Beitrag versucht schließlich DUPEUX, mithilfe eines Überblicks über verschiedene »alternative« Gruppierungen der wilhelminischen und der Weimarer Zeit sowie deren Anfälligkeit für »völkische« Ideologeme den Bogen zum zweiten Teil des Buches zu schlagen, in dem es um Kongruenzen und Divergenzen zwischen – dann doch wieder so genannter – Konservativer Revolution und Nationalsozialismus geht. Durch die Fülle der Einzeluntersuchungen über bekannte, aber auch weniger bekannte Persönlichkeiten (etwa W. Stapel, P. Ernst) leitet DUPEUX wiederum höchst zuverlässig in seinem etwas unglücklich überschriebenen Beitrag: »Révolution Conservatrice et hitlérisme«. Da DUPEUX hier entschiedener noch als im ersten Teil des Buches gegenüber diesen Konservativen Stellung bezieht, hätte sich der Leser eine bessere Abstimmung seiner beiden Aufsätze in der gedruckten Fassung gewünscht. Flankiert werden die Einzeluntersuchungen weiterhin von einem Beitrag H. MÖLLERS, die nach dem revolutionären Charakter der nationalsozialistischen Machtübernahme fragt, und von einem Beitrag K. SONTHEIMERS, der das bekannte Thema des sogenannten deutschen Sonderwegs untersucht.

In seiner abschließenden Zusammenfassung gelingt es D. GOELDEL in hervorragender Weise, die unterschiedlichen Facetten von »ralliement« bzw. einer »certaine convergence« auf der einen und den verschiedenen Arten von Gegnerschaft gegen den Nationalsozialismus auf der anderen Seite darzustellen. Eben diese Unterscheidungen machen auch die thematische Gliederung dieses zweiten Buchteils in »ambigüités« (Moeller van den Bruck, E. J. Jung, R. Pechel, W. Stapel), »ralliés« (A. Bäumler, Nietzsche-Bewegung, M. Heidegger, C. Schmitt, G. Wirsing, P. Ernst, Th. Fritsch) und »résistances ouvertes ou cypées« (E. Jünger, E. Niekisch, O. Strasser) aus. Alles in allem liegt hier ein sehr verdienstvoller Sammelband vor, der besonders in Frankreich eine Lücke schließt, die durch eine mitunter etwas voreilige Gleichsetzung unterschiedlicher konservativer Kreise mit dem Nationalsozialismus entstanden war.

Barbara UNTEUTSCH, Stuttgart

Manfred ZEIDLER, Reichswehr und Rote Armee 1920–1933. Wege und Stationen einer ungewöhnlichen Zusammenarbeit, München (R. Oldenbourg) 1993, 374 S. (Beiträge zur Militärgeschichte, 36).

Qu'une coopération germano-soviétique dans les domaines militaire et industriel fût entretenue au début des années 20 était plus ou moins bien connu des Britanniques ou des Français notamment, comme l'indiquent les notes des attachés militaires français en Allemagne de 1922 à 1924. Ces renseignements se précisèrent en 1926 et 1927 et l'on put alors parler de véritable collusion entre la Reichswehr et les autorités soviétiques. Quels qu'aient pu être les efforts déployés par le gouvernement allemand pour atténuer l'impact de ces révélations sur des contournements aussi flagrants des conditions du Traité de Versailles, l'opinion publique en fut marquée. Cependant, Locarno introduit graduellement un assouplissement des restrictions imposées à l'Allemagne sur bien des plans et les relations germano-soviétiques, aussi ambiguës soient-elles, en seront à la fois plus évidentes et plus libres: s'il y eut ralentissement ou même gel de la coopération, ce fut pour que celle-ci prenne un caractère plus officiel, qui atteignit son point fort entre 1928 et 1932. Dans un article publié dans la Revue Maritime (juin

1966) le cdt Claude Huan avait exposé la collaboration maritime entre ces deux pays et il mettait en exergue le voile que les historiens soviétiques jetaient sur un sujet tabou.

Malgré pyeryestroyka et glaznost, l'auteur s'est encore heurté à un refus déguisé des archives centrales militaires de Moscou pour consulter ce qui existe à ce sujet mais il a pu trouver quelques travaux russes récents fondés sur des sources jusqu'ici totalement inconnues, qui lui ont été d'un apport considérable. Pour notre part, le seul article sur le sujet que nous ayons relevé depuis 1989 est publié dans le *Voyenno Istoritchesky Journal* 9/1991, sous la signature de S. A. Gorlov. Aussi, l'ouvrage qu'il présente (thèse soutenue à Francfort) permet-il d'avoir une vue à la fois analytique et globale de cette problématique, mal connue, car entourée de zones d'ombre.

Pour ces deux pays, considérés à des titres divers évidents comme des parias dans la constellation internationale, il fallait rompre cet isolement et pour l'un en attendant une conjoncture plus favorable, se reforger un potentiel militaire et pour l'autre, surmonter ses handicaps économique et industriel. La guerre polono-russe servirait de rapprochement et dès août 1920, les premiers contacts soviéto-allemands ont lieu en Prusse Orientale et Trotsky considère avec intérêt ces contacts, qui pourraient être suivis d'une aide. Le général von Seeckt y est favorable et début 1921 est créé un «Groupe Spécial Russie» qui initie une collaboration chaotique, mais suivie, entre deux systèmes politiques, que tout oppose. Du côté allemand, il semble que jusqu'en 1927 – après les révélations de ces collusions – le parlement allemand n'aurait pas été tenu au courant de ce processus alors que chez les Soviétiques, ceci avait l'aval d'un Lénine.

La conjoncture internationale aura joué un rôle capital dans l'état et l'intensité des échanges militaro-industriels germano-soviétiques et, fait bien connu mais que l'auteur précise, l'accord de Rapallo du 16 avril 1922 sera une étape marquante, tout comme l'occupation de la Ruhr, qui sera un catalyseur des relations militaires. Et bien sûr, à mesure de l'assouplissement des contraintes imposées à l'Allemagne – accord aérien de Paris en 1926, retrait graduel des commissions de contrôle interallié début 1927, l'arrivée de capitaux avec le plan Dawes, entre autres – la coopération pourra s'approfondir.

Naturellement, la question qui se pose est évidente, ou plutôt, elle peut se dédoubler: quelles ont été les réalisations concrètes, et comment peut-on en évaluer les résultats soit pour les Allemands, soit pour les Soviétiques?

Au moment de la création de la société privée russo-allemande GEFU (9 août 1923, Berlin), le Reichswehrministerium dispose de la somme considérable de 75 millions de marks or, somme qui sera augmentée nécessairement en fonction des échecs et erreurs d'appréciation.

Junkers, installé à Filin reçoit en 1922 une commande de 100 avions des Russes et 1500 personnes y travaillent, 87 appareils seront livrés en 1924 mais en 1927, l'échec financier est patent. En revanche, l'établissement d'une école de pilotage à Lipeck (près de Voronej) en 1925-1926, semble avoir permis aux deux partenaires d'expérimenter techniques, matériels, tactiques et même théories et d'en avoir tiré des enseignements précieux: pour la Reichswehr, où le rôle prédominant de Seeckt apparaît ici dans toute son ampleur, l'élément qualitatif prime le quantitatif. Des 43 élèves à Lipeck en 1928, 20 devinrent généraux de la Luftwaffe. A Uvatchenko fut installée en juin 1926 une usine de fabrication de gaz de combat qui aboutit à un gouffre financier de 12 millions de marks or mais ne fut pas sans résultat sur le plan de la recherche chimique. Il semble que ces produits furent utilisés contre les Marocains pendant la guerre du Rif. Fin 1927 fonctionne l'école de blindés de Kazan, maintes fois inspectée par les plus hauts dignitaires des deux armées, où furent testés des prototypes, mais surtout, d'où sortirent les Manuels et Règlements de la Wehrmacht qui reflètent l'expérience considérable acquise sur le terrain, tout comme les ateliers et bureaux d'études. Parallèlement eurent lieu visites de manœuvres, études d'état-major en commun, échanges d'officiers stagiaires aux écoles militaires, visites d'usines, voyages d'officiers, etc.

La Marine allemande, méfiante, resta un peu à l'écart de ce processus. Pour l'auteur, le bilan fut positif du côté de la Reichswehr dont les chefs surent s'inspirer pour réarmer l'Allemagne, ce qui fait que Hitler put disposer d'un potentiel remarquable, qu'il n'eut qu'à développer. Côté soviétique, matériels, tactique et stratégie, voire conduite des troupes en furent influencés, la grande purge de 1937–1938, avec la liquidation de presque tous ceux qui soutinrent la coopération soviéto-allemande, réduisirent notablement les résultats acquis. Ce ne fut pas sans regret que certains niveaux influents des deux armées durent interrompre – provisoirement – leurs relations, l'impact des idéologies rendant trop ardue la précédente collaboration. Mais on sait que le cynisme des deux dictateurs occulta ces divergences. Belle et utile étude par conséquent, dont je n'ai pu ici que faire ressortir quelques aspects et il est à souhaiter qu'elle reçoive l'audience qu'elle mérite.

Marcel SPIVAK, Paris

Jerôme BODIN, *Les officiers français. Grandeur et misères 1936–1991*, Paris (Perrin) 1992, 573 S.

»La gloire des officiers français« – aber so heißt das Buch ja gar nicht. Es könnte oder sollte aber so heißen, denn das ist sein Thema. Von dem Anspruch des Untertitels, »Grandeur et Misères«, wird weit überwiegend der erste, angenehmere Teil eingelöst. Bodin hat überwiegend eine Geschichte des Offizierkorps »von innen« geschrieben; eine auf einer eher zufälligen Quellenbasis beruhende Geschichte des Selbstverständnisses einer Gruppe. Er schließt dabei explizit, und mit einem Zitat von Anatole France, den statistisch-sozialwissenschaftlichen Ansatz als unpersönlich aus (S. 12). Der Anhang bietet einige Statistiken, die aber weitgehend ohne Bezug zum Text bleiben (im Text finden sich auch kaum Hinweise auf den Anhang), also auch nicht interpretiert werden und letztlich wenig Aussagekraft besitzen.

So berichtet Bodin denn vom Leben in den Offizierschulen, in den Garnisonen des Mutterlandes und der Kolonien, und von den ehrdurchdrungenen Männern, die schlechter Bezahlung, mageren Beförderungsaussichten, geringem Sozialstatus und der klassischen Mißachtung durch die Politik zum Trotz Offizier werden. Gewiß, zwischen den Zeilen steht, daß viele irgendwann wieder demissionieren, aber wie viele das sind, bleibt ebenso im Dunkeln wie die Frage, wie schlecht Bezahlung und Karriere wirklich sind. Vor allem aber fehlt die Frage danach, inwieweit auch das beschriebene Offizierkorps eine Verantwortung dafür trägt, daß Frankreich dem Ansturm des expansiven Deutschen Reiches 1940 so wenig entgegenzusetzen hatte.

Die Zeit der deutschen Besatzung bringt für das französische Militär die große Belastung der Spaltung: hie Vichy, hie London, Gaullisten gegen Gefolgsleute Pétains. Ganz so deutlich sagt es der Autor zwar nicht, aber die wahren Patrioten sieht er doch auf der Seite Pétains. Die im Land geblieben sind, haben es schwer gehabt; in London, Algier und anderswo – die haben es sich leichtgemacht.

Nach dem Krieg muß man in Frankreich den Gürtel enger schnallen, und die Offiziere werden besonders zur Kasse gebeten. Wie die Härten sich aber konkret ausgewirkt haben, wo etwa in der Einkommensstruktur der durchschnittliche Offizier anzusiedeln ist – all das verbleibt im Nebulösen. Man hat sie halt schlecht behandelt, und sie haben es patriotisch über sich ergehen lassen ... Zum Ausgleich durften sie dann erneut auf das Feld der Ehre – diesmal in Indochina. Erneut dasselbe Bild: heroische Führer ihrer Soldaten, lässig eingestreute Namen von verdienten Piloten und Bootskommandanten, Einheitsführern und Generalen. Es überwiegt das Urteil derer, die der Armee treu geblieben sind, rund jeder zweite vom Autor befragte Zeitzeuge brachte es bis zum General oder Admiral. Auch die vor dem Feind Gebliebenen kommen in Briefen und Tagebuchnotizen zu Wort. Aber ist denn keiner entmutigt gewesen, verzweifelt oder enttäuscht? Haben Offiziere gekündigt, Selbstmord